

Qu'est-ce que parler veut dire ? Comment s'en enseigner ?

*Bernard Porcheret**

« C'est toujours à l'aide de mots que l'être humain pense. Et c'est de la rencontre de ces mots avec son corps que quelque chose se dessine »¹ Cette rencontre est toujours singulière ; c'est pourquoi chacun parle sa propre langue. En effet, la percussion du corps vivant par le langage est traumatique. La détresse qui s'ensuit, nous l'appellerons évènement de jouissance.

Comment le sujet va-t-il répondre ? Quelle défense va se mettre en place, inconsciemment ?

Classiquement, le fantasme est la défense du sujet. Il est inconscient et conditionne le rapport du sujet à sa subjectivité, à son corps, et aux autres, c'est-à-dire au social. Chaque sujet va alors garder une façon singulière de se servir de la langue commune pour dire tout autre chose que ce que celle-ci est ordinairement supposée dire. Le sujet parvient ainsi, à son insu, à dire son fantasme, à travers son mode de vie, c'est-à-dire son mode de jouissance, et bien sûr à travers ses formations de l'inconscient – mots d'esprit, lapsus, actes manqués, rêves, oublis, et symptômes.

L'enfant va utiliser les mots dans lesquels il a pris son bain. Lacan crée un néologisme *motérialisme*, pour indiquer ce qui résulte de la rencontre de l'enfant avec la matérialité de la langue : « C'est dans la façon dont la langue a été parlée et aussi entendue pour tel et tel dans sa particularité, que quelque chose ensuite ressortira en rêve, en toutes sortes de trébuchements, en toutes sortes de façons de dire... c'est dans ce *motérialisme* que réside la prise de l'inconscient. » Et aussi : il y a chez l'enfant quelque chose comme « une passoire qui se traverse, par où l'eau du langage se trouve laisser quelque chose au passage, quelques détritrus avec lesquels il va jouer, avec lesquels il faudra bien qu'il se débrouille. C'est ça que lui laisse toute cette activité non réfléchie – des débris, auxquels, sur le tard, parce qu'il est prématuré, s'ajouteront les problèmes de ce qui va l'effrayer. Grâce à quoi il va faire la coalescence, pour ainsi dire, de cette réalité sexuelle et du langage. »

Ce qu'Éric Laurent traduit ainsi : « De sa rencontre contingente avec la jouissance, chaque sujet garde une façon particulière de se servir de la langue commune pour dire tout autre chose que ce que celle-ci est ordinairement supposée ... Simplement, il les concasse à sa façon : il les *homophonise*, il les *équivoquise* d'une façon chaque fois particulière... Il parle en fait sa propre langue, faite des détritrus, des alluvions, de tous ces dépôts chargés de malentendus. Il invente une façon à chaque fois unique de faire entendre sa douleur d'exister. »²

Et nous savons que le poète en fait son art, en opérant des torsions sur la langue, en en déjouant la syntaxe. Il transmet ses *concrétions*, soit ces mots qui insistent, chargés d'une

* Conférence tenue à l'Université de Barcelone le 30 avril 2022, dans le cadre du *master 'Actuación clínica en psicoanálisis y psicopatología'*, UB, Héctor García de Frutos Director.

¹ J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme » (1975), *La Cause du désir* n°95, 2017, texte établi par Jacques-Alain Miller. En ligne sur Cairn info.

² E. Laurent, « L'impossible nomination, ses semblants, son sinthome », *Cause du désir* n°77, p. 74.

valeur intime. *Concrétions* est un terme de Michel Leiris³, ce poète ami de Lacan, qui fait ainsi passer dans sa pratique d'écriture une jouissance singulière.

Vouloir dire

Lacan procèdera à une relecture de la découverte freudienne qui ouvre la voie des rapports du sujet avec la parole, en élaborant sa théorie de l'inconscient.

Il interroge tout d'abord la parole du sujet « *pour autant qu'elle ne consiste pas simplement pour lui à se dire, ni même s'affirmer, mais à se faire reconnaître* ». ⁴ À faire reconnaître la part de son désir « *dans l'interférence et les battements que font converger sur lui les cycles du langage* » qui l'ont précédé, et l'ont « *engendré par l'os et par la chair* ». ⁵

Le vouloir-dire du sujet des premiers séminaires est en effet, ainsi que le rappelle Jacques-Alain Miller, « *désir de reconnaissance auprès d'un Autre majuscule, puis vouloir-dire à l'Autre, ou à partir de l'Autre [...] La parole est* », ici, « *toujours prise dans une [...] stratégie à l'Autre, toujours déchiffrable comme une stratégie du sens* ». ⁶

L'équivoque

La dimension de l'équivoque est essentielle à la parole humaine. Au départ, Lacan s'appuie sur la linguistique structurale. L'équivoque repose sur la disjonction du signifiant et du signifié, la disjonction entre ce qui s'entend et ce qui se dit. Ce qui veut dire que le signifiant ne signifie rien, il est indépendant par rapport à la signification.

Il y a donc *l'univers matériel* du signifiant et *l'univers de la signification*. La signification phallique, produit de l'effectuation de la métaphore paternelle, est une signification absolue qui conditionne cet univers de la signification. Lacan avait intitulé sa conférence à Munich en 1958 « *La signification du phallus (Die Bedeutung des Phallus)* ». ⁷ Dans la conférence à Genève déjà citée, en 1975, il précise : « *J'ai dû traduire par signification, faute de pouvoir donner un équivalent. Mais *Bedeutung* est différent de *sinn*, le sens, il désigne le rapport au réel.* »

Cliniquement il s'agit de repérer les points de capiton qui empêchent un glissement incessant d'un univers sur l'autre. C'est l'image des deux surfaces d'un matelas, il faut un capitonnage pour qu'il ait une forme.

Le pouvoir d'évocation de la parole déborde largement sa dimension de communication, et son pouvoir de nomination montre que le signifiant peut opérer dans le réel à la manière d'un soc de charrue pour créer des significations nouvelles : l'acte de parole a des effets réels.

Qui parle ? L'énonciation

La question de l'énonciation vient ensuite au premier plan. Et le texte des *Écrits* « *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient* » vient marquer cette place du sujet de l'énonciation qui court dans les dessous. Qui parle, quand il s'agit du

³ M. Leiris, *Biffure*, Gallimard.

⁴ J. Lacan, « Discours de Rome », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 135.

⁵ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 279.

⁶ J.-A. Miller, « Le monologue de l'Apparole », *Quarto* n°34, 1996, pp. 7 à 18.

⁷ J. Lacan, « La signification du phallus (*Die Bedeutung des Phallus*) » (1958), *Écrits, op. cit.*

sujet de l'inconscient ? La réponse ne saurait venir de lui, s'il ne sait pas ce qu'il dit, ni même qu'il parle, comme l'expérience de l'analyse tout entière nous l'enseigne.

Cette place n'est indiquée dans l'énoncé que par un *Je*, lequel n'est pas toujours présent, ou peut avoir des équivalents. Mais ce *Je* est plutôt impersonnel. En français, elle sera indiquée de manière plus singulière par un *ne*, le *ne* explétif comme le qualifient les grammairiens – exemple : Je crains qu'il *ne* vienne.

Qui parle, de qui ça parle, à qui ça parle ? Il faut souvent du temps pour qu'un enfant, lequel est d'abord traversé par la parole de l'Autre, puisse affirmer sa propre énonciation.

L'objet a

Sa clinique amène Lacan à rendre compte théoriquement du fait que tout ne passe pas par le signifiant, le signifiant qui est le meurtre de la chose. Il y a un reste insoumis dont témoigne d'abord l'angoisse⁸ ; mais aussi les liens amoureux. Tout n'est pas mortifié, il faut rendre compte du vivant. Ceci réintroduit la dimension pulsionnelle pour laquelle Freud avait tant combattu. Lacan invente l'objet *a* qui est une localisation, une élémentarisation de la jouissance, de la Chose. Dans les séminaires suivants, Lacan en tire les conséquences : il décline une liste limitée d'objets pulsionnels : le sein, le regard, l'anal et la voix.⁹

L'objet vient médiatiser, tempérer la relation entre le sujet et l'Autre. Ce qui veut dire qu'on sort de la tragédie dans laquelle le destin de chaque héros (Sophocle, la trilogie des Coûfontaine de Paul Claudel) est la mort à coup sûr.

Cette élaboration amène Lacan à conclure dans le Séminaire XVI *D'un Autre à l'autre*, que « La jouissance fait la substance de tout ce dont nous parlons dans la psychanalyse ».¹⁰ Ceci l'amène à redéfinir la relation entre signifiant et jouissance : elle est primitive, et S₁, le signifiant-maître, a un double statut : d'une part il marque le corps, le mortifie, il signe donc une perte de jouissance ; mais d'autre part, par son insistance, sa répétition, il vient commémorer une irruption de jouissance. Ainsi la singularité du sujet ne tient à rien d'autre qu'à ce S₁, elle est ineffaçable, tel un sceau, un blason.¹¹

La structure des discours

« L'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans parole », écrit-il au tableau à l'orée de son Séminaire XVI.¹² Lacan esquisse alors le concept de discours en tant qu'il précède la parole, laquelle est toujours plus ou moins occasionnelle. L'année suivante, dans *L'envers de la psychanalyse*¹³, il va en développer la structure. « Ce que je préfère (...)

⁸ Cf. J. Lacan, *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse* (1962-1963), Seuil, 2004, texte établi par Jacques-Alain Miller.

⁹ Cf. J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Seuil, 1973, texte établi par Jacques-Alain Miller.

¹⁰ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre* (1968-1969), Seuil, 2006, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 45.

¹¹ J. Lacan, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir » (1958), *Écrits*, Seuil, 1966, p. 756.

¹² *D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 11.

¹³ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (1969-1970), Seuil, 1991, texte établi par Jacques-Alain Miller.

c'est un discours sans paroles. »¹⁴ C'est qu'à la vérité il est ce dans quoi advient, ou pas, la parole : « sans paroles il peut fort bien subsister. »¹⁵

Sans paroles, mais pas sans le langage. Par la structure du langage s'instaurent un certain nombre de relations stables, à l'intérieur desquelles peut s'inscrire quelque chose qui est bien plus large, va bien plus loin que les énonciations effectives. Nul besoin de celles-ci pour que notre conduite, nos actes éventuellement s'inscrivent du cadre de certains énoncés primordiaux.

Lacan se sépare alors très radicalement de la linguistique qui ne peut rendre compte de la jouissance. Il a recours à la logique, laquelle passe par l'écrit, par la lettre. C'est ainsi qu'il va pouvoir donner toute sa valeur à l'objet *a* en écrivant le discours du maître et trois autres discours.

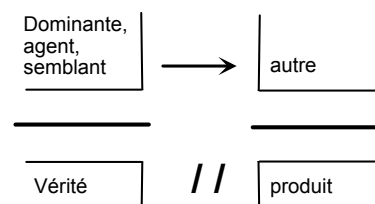
Lacan élabore à partir de l'expérience analytique, ce qu'elle lui enseigne, quatre discours. Quatre discours qui chacun fondent un lien social.

Lacan écrit au tableau quatre formules¹⁶ :

U	M	H	A
$\frac{S_2}{S_1} \rightarrow \frac{a}{\S}$	$\frac{S_1}{\S} \rightarrow \frac{S_2}{a}$	$\frac{\S}{a} \rightarrow \frac{S_1}{S_2}$	$\frac{a}{S_2} \rightarrow \frac{\S}{S_1}$

Les discours sont quatre, leur structure comporte quatre places, dans lesquelles sont distribués quatre termes, et ce n'est pas par hasard : dès *Le mythe individuel du névrosé*, en 1952,¹⁷ Lacan faisait valoir une structure à quatre termes ; et dans « Kant avec Sade », en 1962, il écrivait ceci : « Une structure quadripartite est depuis l'inconscient toujours exigible dans la construction d'une ordonnance subjective. »¹⁸

Les places :



Quatre termes, *§* le sujet barré, *S*₁ le signifiant-maître, *S*₂ la batterie signifiante ou le savoir, et petit *a* l'élément de jouissance reste de l'opération, obéissant à un trajet logique, viennent occuper quatre places, celles de la vérité, de l'autre, de l'agent et de la production. Cet enchaînement logique vient buter sur l'impuissance ou l'impossible. (notés // dans les schémas)

¹⁴ *D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 11.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 43.

¹⁷ J. Lacan, *Le mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose (1952)*, Seuil, 2007.

¹⁸ J. Lacan, « Kant avec Sade » (1962), *Écrits*, op. cit., p. 774.

Le savoir S_2 est mis au centre, sur la sellette, et occupe une place différente selon le discours en cause.

Cela amène Lacan à écrire le discours du maître antique (noté ici M) où S_1 est en place d'agent, et le savoir, S_2 , à celle de l'autre, du côté de l'esclave par exemple si on se réfère à la dialectique du maître et de l'esclave. Ce discours est également le discours de l'inconscient où le sujet est piloté à son insu par des maître-mots, signifiants de l'Idéal du moi.

Puis il écrit celui du « maître moderne » (U), « que l'on appelle capitaliste », où S_2 se trouve en place d'agent. Il le nomme "discours universitaire", c'est aussi celui du bureaucrate.

Dans le discours hystérique (H), la division du sujet est en place d'agent, et le savoir est ce qui est produit.

Et quant au discours analytique (A), a est en place d'agent, et le savoir à la place de la vérité. Ce qui y est visé, c'est la production des S_1 , ces signifiants de l'Idéal du moi qui pilotent inconsciemment le sujet, ce savoir qui ne se sait pas. Leur production, leur chute, soulagera le sujet de leur poids.

Chaque discours est marqué sous la barre, c'est-à-dire au niveau inconscient, d'une rupture de son circuit, d'une impuissance, laquelle masque une impossibilité structurale.

Tout discours est du semblant

Quand on parle, on oublie deux dimensions, celle de l'écrit qui est contenu dans la parole elle-même, et qui communément reste inaperçu. Et celle du dire, que Lacan développera l'année suivante,¹⁹ et dont il écrira dans « L'Étourdit »²⁰ la formule suivante : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ».

Dans le Séminaire XVIII, Lacan précise que l'impossibilité de structure concerne le rapport sexuel : il n'est pas possible de l'écrire, il n'y a pas de programme, de logiciel sexuel. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de relations sexuelles entre hommes et femmes – bien au contraire, du fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel, on ne parle que de ça. Qu'on ne puisse écrire le rapport sexuel se répercute sur la parole : « Le rapport sexuel, c'est la parole elle-même ».²¹

C'est pourquoi Lacan énonce que tout discours est du semblant. Il met en opposition semblant et réel. D'un côté, ce qu'il désigne avec le terme de *semblant*, qui est un mixte de symbolique et d'imaginaire ; de l'autre, le réel de la jouissance. Le rapport sexuel ne pouvant s'écrire, tout discours est semblant, c'est-à-dire qu'il tourne autour du réel, en le méconnaissant – précisons qu'il s'agit là du réel en jeu dans la psychanalyse, qui est différent du réel de la science.

Si la métaphore paternelle s'appuie sur la linguistique, la structure de discours s'appuie sur la logique ; elle est une autre version de ce qui fait cadre, limite, et bord à la jouissance

¹⁹ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* (1971), Seuil, 2006, texte établi par Jacques-Alain Miller.

²⁰ J. Lacan, « L'Étourdit » (1973), *Autres Écrits*, op. cit., p. 449.

²¹ *D'un discours...*, op. cit., p. 83.

en produisant l'objet *a*. Elle se supporte de la *Bedeutung* phallique, soit de ce trou du réel comme impossible.

Yad'lun

Lors du Séminaire XIX *...ou pire*, Lacan écrit au tableau la phrase qui inaugure la leçon 16 de son séminaire : « *Qu'on dise, comme fait, reste oublié, derrière ce qui est dit, / dans ce qui s'entend.* »²² On oublie que derrière ce qui se dit, il y a un acte, l'acte de dire.

Il va donner un statut propre au signifiant S_1 en tant que seul : *Yad'lun*.²³ Il indique ceci : « Moi, ce qui m'intéresse, c'est le signifiant Un, et le seul intérêt du signifiant, ce sont les équivoques qui peuvent en sortir. »²⁴ : lorsque ce Un tout seul vient s'articuler au savoir, à un S_2 dans une chaîne signifiante, se produisent des équivoques.

Le S_1 domine ; le S_2 , toujours serf, en dépend.

La lalangue et le langage, vouloir jouir

À partir du séminaire XX *Encore*,²⁵ la jouissance vient en premier dans l'élaboration de Lacan. Le signifiant est bête, et l'évènement langagier produit un évènement de jouissance. La parole se détache d'un vouloir-dire au profit d'un vouloir-jouir. *L'apparole* est un monologue sans dialogue ni communication – par exemple, le jeune enfant jouit de son babil. Mais plus largement, c'est valable pour tous, on peut dire que la jouissance de la parole renforce tendancieusement le versant du monologue, le bla-bla-bla par exemple. Ce monologue de l'Un tout seul repose sur cette propriété de la langue d'être un facteur de jouissance indépendant du dialogue.

Le concept de la *lalangue* désigne ce versant de la jouissance, et se différencie du langage, qui, lui, est structuré. Lacan dit que le langage est une élaboration de savoir sur lalangue. Il tire alors toutes les conséquences de la rencontre contingente de lalangue et du corps. C'est le traumatisme de lalangue, le *troumatisme*. Donc la langue troumatise et, paradoxalement c'est au moyen de la langue elle-même que le sujet va devoir élaborer des défenses, border ce trou du troumatisme.

C'est bien sûr tout l'intérêt de la clinique : comment un sujet s'y est-il pris inconsciemment pour construire une défense par rapport au trauma ? Ou bien, chez un sujet plutôt sans défense, comment peut-on être à ses côtés pour l'aider à inventer des défenses, à construire un bord de jouissance ?

La pulsion est donc au principe de l'être parlant, ce que Lacan énonce ainsi dans le séminaire XXIII : « Les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire ».²⁶

Jacques-Alain Miller indique dans son dernier cours²⁷ que l'Un tout seul est le noyau du fait qu'il y a du discours, lequel discours est nécessaire pour qu'il y ait de l'être, c'est-à-dire pour que le sujet puisse inventer ses fictions. Il s'en déduit que le signifiant en tant

²² J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire* (1971-1972), Seuil, 2011, p. 221.

²³ *...ou pire*, *op. cit.*, p. 127.

²⁴ *op. cit.*, p. 209.

²⁵ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore* (1972-1973), Seuil, 1975, texte établi par Jacques-Alain Miller.

²⁶ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 17.

²⁷ J.-A. Miller, « L'être et l'Un », séance du 16 mars, Cours 2011 de « L'orientation Lacanienne » III,13, inédit.

qu'il existe comme réel préside et conditionne toutes les équivoques, c'est-à-dire tous les semblants de l'être dans le discours.

Ce vouloir-dire, à partir du séminaire *Encore* et avec l'introduction du concept de *lalangue*, cède donc la place à un vouloir-jouir où c'est la pulsion et non la signification qui est conçue comme le principe, le moteur de l'être parlant ».

On est donc parti du sens pour arriver à la jouissance, là où la parole ne s'adresse plus à l'Autre. Cette assertion bouscule toutes les certitudes communément admises sur l'illusion d'une communication adéquate, ou bien encore sur les bienfaits thérapeutiques d'une parole enfin libérée.

Mais cette élaboration de la parole comme vouloir jouir n'invalide pas celle du vouloir dire. Insistons sur ce paradoxe : si la psychanalyse s'appuie sur la parole, comment peut-elle peu à peu tarir le sens pour qu'un sujet puisse construire, désimaginer et traverser son fantasme, et être soulagé du poids excédentaire de jouissance que celui-ci comporte ? Comment cette pratique de parole peut-elle lui permettre de mieux cerner son réel, c'est-à-dire de réduire son symptôme jusqu'à son os, jusqu'à ce reste incurable ?

Lacan indique que la linguistique ne peut-être qu'une métaphore, qui se fabrique pour ne pas marcher. Ne pas marcher c'est-à-dire qu'elle n'atteint pas le réel de la langue qu'elle vise, elle tourne autour. Mais, poursuit-il, en fin de compte, ça nous intéresse beaucoup parce que la psychanalyse, la cure analytique elle-même se déplace toutes voiles dehors dans cette même métaphore. Il y a donc une relation complexe entre linguistique et psychanalyse.

Dans l'expérience analytique, la place de l'équivoque est fondamentale. Car, quel que soit sa modalité, elle fait entrevoir le trou du réel. Jacques-Alain Miller l'énonce ainsi : « L'équivoque fait résonner le vide, le trou, qui a comme bord la lettre. Elle isole dans le symptôme la lettre de jouissance ».²⁸

Il s'agit donc d'une orientation très éloignée des psychothérapies qui se règlent sur le sens. L'orientation lacanienne est une orientation vers le réel. Elle vise à contrer le sens sexuel qui, lui, coule à flot. Le désir de l'analyste, l'acte analytique, qui est ce désir de différence pure, consistera à tarir le fleuve associatif de la bonne manière, à l'affamer.

Peut-on enseigner la psychanalyse ?

En 1978, à la demande de Jacques-Alain Miller, Lacan écrit une note très brève, publiée dans la revue *Ornicar ?* sous le titre « Lacan pour Vincennes »²⁹ J'en donne un extrait : « Comment faire pour enseigner ce qui ne s'enseigne pas ? Voilà ce dans quoi Freud a cheminé. Il a considéré que rien n'est que rêve, et que tout le monde (si l'on peut dire une pareille expression), tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant. (...) L'antipathie des discours, l'universitaire et l'analytique, serait-elle, à Vincennes, surmontée ? Certainement pas. Elle y est exploitée, au moins depuis quatre ans, où j'y veille. Qu'à se

²⁸ J.-A. Miller, « Le tout dernier Lacan », Cours 2006-2007 de « L'orientation lacanienne », III, 9, inédit, le 28/3/2007.

²⁹ « Lacan pour Vincennes, transfert à Saint-Denis ? », *Ornicar ?* n°17/18, 1979, p. 278. Et sur internet : http://www.gnipl.fr/Recherche_Lacan/wp-content/uploads/1979%20Lacan%20pour%20Vincennes.pdf

confronter à son impossible l'enseignement se renouvelle, se constate (...). L'expérience se poursuivra donc. À Vincennes, tant que la liberté lui en sera laissée ».³⁰

Ce court texte a été mis en avant par Jacques-Alain Miller lors de la conclusion du dernier congrès de l'Association Mondiale de Psychanalyse, pour orienter le futur congrès, en 2024³¹. Il en fait un commentaire qui vient à propos de nos préoccupations aujourd'hui.

« Il y a quatre discours. Chacun se prend pour la vérité. Seul le discours analytique fait exception. Il vaudrait mieux qu'il domine en conclura-t-on, mais justement ce discours exclu la domination, autrement dit il n'enseigne rien. Il n'a rien d'universel : c'est bien en quoi il n'est pas matière d'enseignement ».³²

J'ai indiqué précédemment que la place qu'occupait le savoir dans les différents discours était à mettre en relief.

$$\frac{\mathcal{S}}{a} \rightarrow \frac{S_1}{S_2} \quad \text{Discours de l'hystérique}$$

Le discours de l'hystérie fait du sujet \mathcal{S} le maître du maître. Il domine le dominateur et le met au travail de produire un savoir (S_2 en bas et à droite). Ce savoir n'est pas serf du maître, il est plutôt du côté de l'invention. Le maître est convoqué à produire du savoir. C'est en cela qu'il a une affinité avec le discours de la science.

$$\frac{S_2}{S_1} \rightarrow \frac{a}{\mathcal{S}} \quad \text{Discours de l'universitaire}$$

Dans le discours de l'universitaire, S_2 est situé en place d'agent, le savoir est dominant. La place de l'agent est au-dessus de la barre : le savoir est *exposé*.

$$\frac{a}{S_2} \rightarrow \frac{\mathcal{S}}{S_1} \quad \text{Discours de l'analyste}$$

Dans le discours de l'analyste, S_2 , le savoir, est situé à gauche et en dessous de la barre : c'est en cela qu'il est *supposé*, non explicite. Il soutient l'instance de la cause du désir dont l'analyste se fait le semblant : le terme a , cause du désir, qui est hors-signifiant, est en place d'agent. Mais par nature si on peut dire, cet élément hors signifiant n'est pas appelé à dominer, il est fait pour causer le désir. Or nous savons que le désir ne se laisse pas dominer, il est rétif à tout commandement, il court comme un furet, il échappe toujours et ne peut se dire comme tel.

On voit donc que le savoir n'y domine pas le sujet, qui se situe en haut et à droite.

Il est pourtant possible de *s'enseigner*, mais d'un savoir qui tient à des rencontres aléatoires, sans loi. Il n'a rien d'universel, il n'est nullement pour tous, il ne vaut que pour un seul, pour l'Un tout seul. C'est pour lui seul que l'interprétation peut donner lieu à un

³⁰ *Id.*

³¹ J.-A. Miller, « Tout le monde est fou —AMP 2024 », *La cause du désir*, n° 112, p. 48 à 57, novembre 2022.

³² *Id.*

savoir qui s'évanouit dès que vous prétendez l'universaliser, le faire valoir pour tous. Ça ne vaut pas à l'extérieur de la cure.

Lacan dit le discours de l'analyste ne saurait être matière d'enseignement. En effet, celui-ci, en tant que tel, c'est la pratique de la psychanalyse. En revanche, par ailleurs, il y a les théories et l'histoire de la psychanalyse, les débats qu'elle suscite et qui font dépôt. Il y a donc une division entre pratique et théorie et débats de la psychanalyse. Le champ de la théorie et des débats a sa place à l'université.

Si la pratique de la psychanalyse ne s'enseigne pas, tout au plus elle se supervise, à l'occasion à chaque fois d'un cas singulier, lequel ne se laisse pas porter à l'universel. Certains cas pourtant, quand ils s'y prêtent, peuvent être élevés à la dignité d'un paradigme.

Le désir de l'analyste

Rien de ce qui peut s'enseigner de la psychanalyse à l'université ne permet donc de faire l'économie d'une psychanalyse. Il faudra y mettre du sien comme analysant.

Comment alors faire pour enseigner ce qui ne s'enseigne pas ? C'est problématique. Voilà ce dans quoi Freud a cheminé, écrit Lacan. En effet, le premier, il eut la charge d'enseigner ce qui ne s'enseigne pas, à savoir la pratique de la psychanalyse, et il le fit en payant de sa personne, en livrant ses rêves et en puisant dans ses formations de l'inconscient pour faire avancer la psychanalyse. Ce qui vaut pour lui ne vaut pas pour tous. Lacan également a payé de sa personne : les traits par lesquels sa pratique se distinguait lui ont valu d'être exclu de l'IPA.

Jacques-Alain Miller pose le problème : l'imiter ou pas, c'est de la responsabilité de chacun, mais on peut attendre d'un analyste qu'il ne fonctionne pas par imitation d'un leader, par identification à celui-ci. Car mettre au jour ses identifications inconscientes et s'en séparer, c'est bien ce que sa propre analyse doit lui avoir enseigné. Comment un analyste est-il enseigné par sa propre analyse, si du moins il la mène suffisamment loin pour que s'en déduise le désir de l'analyste ? C'est ce à quoi la procédure de la passe a l'ambition de trouver une réponse à chaque fois singulière.

Ce désir est, comme je l'ai indiqué plus haut, le désir de la différence pure. Le désir de l'analyste pourra se mettre en acte dans la cure avec un analysant. Il pourra également conduire l'analyste à enseigner, à se faire responsable de la psychanalyse dans la société.

Je terminerai en indiquant que, si comme l'indique la théorie lacanienne les femmes se comptent une par une, eh bien les analystes aussi se comptent un par un. Et j'ajouterai : pas d'analyste sans École analytique, une école qui fait sa place au style de chacun et rassemble des *épars désassortis*.

Bernard Porcheret